



Dans les camps de prisonniers, le ballon rond aidait à tromper l'ennui.

14-18, le sport en héritage ?

À l'occasion des célébrations du centenaire de la Première Guerre mondiale, des historiens se sont intéressés à un phénomène secondaire du conflit : la pratique d'activités sportives par les soldats. D'aucuns ont même voulu voir dans les parties de football disputées par les Poilus le coup d'envoi du développement du sport en France. Une vision qu'il convient de relativiser.

LA GRANDE GUERRE A-T-ELLE HÂTÉ L'ESSOR DU SPORT ?

Préparation militaire vs. délasssement du fantassin

Avant 1914, la France pratiquait une gymnastique cocardière. Après 1918, elle s'est mise au football et aux sports anglais, auxquels les Poilus furent initiés entre deux combats. Pas si simple...

En dépit d'un engouement populaire pour le vélo et du goût pour les sports anglais développé par les *sportsmen* des classes aisées, avant 1914 les activités physiques en France restent liées à l'idée de préparation militaire. Une empreinte martiale qui dépasse largement le seul cadre des sociétés de gymnastique et de tir. Dans l'introduction à l'encyclopédie *Les Sports modernes illustrés*, parue en 1905 chez Larousse, Abel Baliff, président du Touring-Club de France, n'invoque-t-il pas « *la foi dans le sport, le culte de la nature* » avant d'emprunter au langage militaire pour lancer : « *Leurs adeptes, leurs adorateurs forment une armée plus nombreuse chaque jour, et c'est en bataillons serrés qu'ils*

viendront souscrire au monument élevé par vous aux Sports. » Plus loin dans le même ouvrage, les premières lignes du long chapitre consacré au tir sont sans ambiguïté : « *Après les expériences de la guerre du Transvaal, et de la guerre russo-japonaise, il n'y a plus personne à convaincre de la nécessité pour un pays de posséder un aussi grand nombre que possible de bons tireurs dans son armée.* »

Ce lien étroit avec l'armée est également entretenu par la gymnastique, alors dominante dans le paysage des activités physiques en France. Gymnastique... un terme qu'il convient de différencier du « sport ». Il s'agit alors, d'après le Larousse, de « *l'art d'exercer, de fortifier et de développer le*

corps humain par un certain nombre d'exercices physiques ». À ce titre, la gymnastique constitue dès la fin du Second Empire un complément à la préparation militaire bien éloigné de toute idée de jeu. Après la défaite de Sedan, elle devient même partie prenante de l'idéologie républicaine qui s'impose au sein de l'école publique naissante.

Chez les responsables politiques de l'époque, le lien entre armée et gymnastique va de soi, la seconde étant évidemment au service de la première. Dans un discours prononcé en juin 1871, quelques mois après la déroute face aux Prussiens, Léon Gambetta affirme : « *Il faut mettre partout à côté de l'instituteur, le gymnaste et le*

LE BALLON ROND, OBJET DE FRATERNISATION ?

La scène se passe à Noël 1914, dans la petite commune de Frelinghien (Nord). Face à face, soldats allemands, qui tiennent le village, et soldats anglais, qui l'entourent, décident de s'octroyer une trêve. On s'échange des cigarettes, on boit de la bière et l'on mange du pudding en entonnant des chants de Noël. Puis certains organisent un match de football. Dès le lendemain, la guerre reprend ses droits. L'évènement – qui se serait reproduit au même moment dans quelques endroits sur la ligne de front en France comme en Belgique – a été popularisé par le film « *Joyeux Noël* », de Christian Carion, qui a connu un beau succès public à sa sortie en 2005. En 2008, une stèle commémorative a même été inaugurée à Frelinghien. Des soldats ennemis déposant les armes et jouant au foot-

ball, c'est « *la belle histoire* », pour l'historien Julien Sorez. À un siècle de distance, certains voudraient y voir un exemple des vertus réconciliatrices du sport... On rapporte aussi le fait qu'un ballon de football fut lancé par les Anglais vers les tranchées allemandes à l'été 1916. Mais il s'agissait là d'un trait d'humour *so british* auquel les lignes ennemies ne furent guère sensibles. Le ballon fut retrouvé plus tard dans les positions conquises, intact. Les rencontres de fraternisation, Valérie Fourneyron y croit pourtant. La ministre des Sports a même proposé que les 28 pays de l'Union européenne apportent leur appui à l'initiative de l'UEFA pour commémorer avec éclat les matchs de football entre soldats ennemis lors de la trêve de Noël 1914. ● JDL



Iconothèque Insep



621. École Normale de Gymnastique de Joinville-le-Pont – Exercice de Boxe E. M.

militaire, afin que nos enfants soient aptes à tenir une épée, à manier un fusil. » Prenant la recommandation au pied de la lettre, la Ligue de l'enseignement s'empresse à partir de 1882 de promouvoir dans les écoles des « bataillons scolaires ». Les nombreuses sociétés de gymnastique et de tir qu'elle fédère ne font que prolonger cette idée de former un bon soldat (lire page 15).

DU FUSIL AU BALLON

On perçoit clairement ce qui distingue les activités physiques, telles qu'envisagées par les autorités, du sport récréatif qui, à la même époque, s'épanouit outre-Manche. Le sens du mot sport – issu du français *desport*, signifiant « amusement » – est alors totalement étranger à leur conception. Laquelle est résumée en une formule par Georges Hébert (1875-1957), ancien élève de l'École navale et inventeur d'une méthode de gymnastique dite « naturelle » : « Être fort pour être utile. »

Pourtant, durant la guerre de 14-18, un phénomène nouveau se produit : des soldats se tournent vers le sport – et notamment le football – avec l'idée inverse à celle de la doxa dominante : oublier les batailles. « Si certains historiens ont pu voir dans le sport un moyen de galvaniser les hommes, au contraire, c'est plutôt un moyen, en

recouvrant son identité civile, d'échapper à la guerre, et aussi une façon d'abolir les contraintes militaires, les grades n'ayant plus cours sur un terrain », souligne l'historien du sport Paul Dietschy, récemment habilité à diriger des recherches sur ce thème.

Dans un ouvrage qui vise précisément à démontrer pourquoi et comment le sport est « un héritage inattendu de la Grande Guerre » (1), Michel Merckel, ancien professeur d'éducation physique, détaille le processus de développement du sport sur le front et à l'arrière durant les cinq années du premier conflit mondial. Selon lui, on passe ainsi, « en 1914, d'une pratique très confidentielle du sport à une pratique de masse dès fin 1918 ».

Les moments déterminants de cette « découverte » suivent les grandes séquences du conflit. Si, dès l'automne 1914, une rubrique du quotidien sportif *L'Auto* invite les civils à envoyer des ballons ou des gants de boxe au front, le premier moment-clé est le passage d'une guerre de mouvement à une guerre de positions, quand, à partir de 1915, les soldats s'enterrent dans les tranchées. Les positions se composent de plusieurs lignes, dont la ligne de repos, à l'arrière. Les hommes passant un tiers de leur temps au combat et les deux tiers en retrait du front, c'est durant ce temps d'attente que se déroule la

pratique sportive, une pratique informelle très localisée sur certains points du front.

« Là où des Poilus ont apporté leur ballon de football ou de rugby, ils initient leurs copains dans les moments libres », affirme Michel Merckel. Très tôt, les lettres des soldats mentionnent des parties de football jouées dans les cantonnements. « Les carnets du caporal Louis Barthas évoquent par exemple un terrain de football installé à proximité des premières lignes. Allemands et Français ayant conclu un accord tacite pour ne pas le bombarder », note pour sa part Paul Dietschy.

MATCHS INTER-RÉGIMENTS

Les Poilus traînent des pieds devant les velléités de l'état-major, qui tente d'imposer le sport militaire pour faire face à l'inaction des soldats. « Une espèce de révolte larvée se met en place », commente Michel Merckel. Devant une pratique plus spontanée des hommes, certains officiers prennent alors l'initiative de remplacer la vieille et rigide méthode « Amoros » (2) par de nouvelles pratiques sportives, football et rugby en tête. « Et, naturellement, après avoir joué contre ses copains, on va jouer contre le régiment d'à côté », observe Michel Merckel. Ces matchs amicaux entre régiments sont largement évoqués dans

► les journaux de tranchées, tandis que des lettres de Poilus font état de la découverte de disciplines encore inconnues pour certains : football, rugby, boxe, course à pied. 1916 est l'année de la terrible bataille de Verdun. Pour délester ce front à l'Est, la France en crée un second en engageant la bataille de la Somme à partir du 1^{er} juillet. Là, aux côtés des Français, les alliés sont présents. Les Poilus sont alors parfois témoins de scènes surréalistes : les Anglais sortent des tranchées au son des cornemuses ! Plus surprenant encore : le fameux capitaine Neville conduit l'assaut en dribblant un ballon de football ! Il trouvera une mort héroïque dans cet exercice... Au-delà de l'anecdote, le sport permet d'oublier un peu l'âpreté des combats, et participe d'une certaine camaraderie. « Derrière le jeu, les Poilus entrevoient des valeurs humaines, sociales. Ils vont alors adopter le sport, c'est un vrai tournant », s'enflamme Michel Merckel.

PÉTAIN DÉCRÈTE LE SPORT

Des rencontres interalliées sont organisées et le niveau de jeu progresse, d'autant plus que les Britanniques ne sont pas les seuls alliés présents sur le front. En 1916, les Anzac (Australian and New-Zeland Army Corps) arrivent avec leur rugby. Charles Brennus, dirigeant de la puissante USFSA (Union des sociétés françaises de sports

athlétiques), en profite pour mettre sur pied une équipe de All Blacks et l'envoie en tournée dans toute la France.

1917 marque un autre tournant. C'est l'année des mutineries dans les rangs de l'armée française. « *Le général Pétain est appelé pour régler la crise, ce qu'il va faire de façon très humaine*, rappelle Michel Merckel. *Les Poilus demandent des choses toutes simples, du courrier plus régulier, des douches, à manger chaud, mais Pétain va plus loin. Il signe un décret donnant la possibilité aux soldats de vraiment pratiquer le sport. Il met des moyens en œuvre, détache des officiers qui vont organiser des championnats.* » En septembre 1917, quelque 5000 ballons de football sont ainsi commandés au Royaume-Uni par le ministère de la Guerre. « *Même si ce n'est pas une préoccupation fondamentale, il y a vraisemblablement un développement du sport dans les cantonnements en 1918* », opine Paul Dietschy.

L'arrivée des Américains et de leur YMCA (Young Men's Christian Association) contribue à son tour à la diffusion de nouvelles pratiques sportives. Ceux-ci construisent sur toute la ligne de front des foyers franco-américains, grandes salles en bois mettant à disposition matériel et entraîneurs. Ils institutionnalisent la pratique à travers des rencontres entre foyers et introduisent de nouveaux sports déjà en vogue outre-Atlantique :

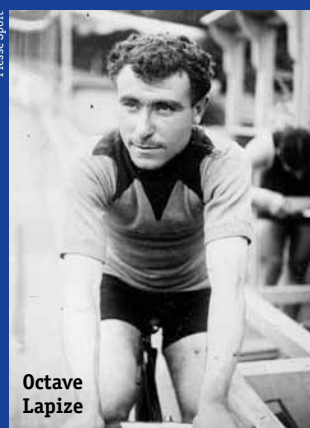
volley-ball, basket-ball, mais aussi base-ball. Enfin, l'attente de la signature du traité de Versailles et de la démobilisation, après l'armistice du 11 novembre 1918, offre une grande occasion de faire du sport. Pour Michel Merckel, « *on rentre dans la période d'or de la pratique sportive en France. Jamais le sport ne sera pratiqué avec une telle intensité, avec une multiplicité de rencontres internationales, avec les notions d'entraînement, de stage* ». Le point d'orgue sera, au début de l'été 1919, les Jeux interalliés organisés au stade Pershing, érigé pour l'occasion dans le bois de Vincennes.

« LA GUERRE A PLUTÔT CASSÉ L'ESSOR DU SPORT »

La guerre de 14-18 aurait donc été la grande promotrice du sport en France... La plupart des historiens se montrent beaucoup plus nuancés. À cet égard, l'argument de la création de plusieurs grandes fédérations uni-sport en 1919 et 1920 – football, rugby, athlétisme, hockey, natation et tennis – peut se révéler trompeur : « *La création de la FFF est l'aboutissement d'une évolution institutionnelle initiée avant la guerre*, observe Julien Sorez, historien à Sciences Po (3). *Au milieu de la décennie 1900, plusieurs fédérations omnisports avaient décidé de se réunir pour fonder le Comité français international, dont le cœur est au départ la Fédération*

POUR UNE STÈLE AUX SPORTIFS MÉCONNUS

Quand la guerre éclate, le douzième Tour de France vient de s'achever. Mobilisés dans leurs armées respectives, de nombreux coureurs – volontiers versés, comme d'autres sportifs, dans l'aviation – deviendront des héros de la Grande Guerre. Les Français Lucien Petit-Breton, vainqueur de la Grande Boucle en 1907 et 1908, et le très populaire Octave Lapize, lauréat en 1910, meurent au combat, tout comme le Luxembourgeois François Faber, qui avait remporté l'épreuve en 1909. Mais les cyclistes ne sont pas les seuls à payer un lourd tribut à la défense de la patrie : footballeurs, rugby-men et athlètes ne sont pas davantage épargnés. Le nom de ces sportifs est volontiers donné aux stades érigés après-guerre : celui du rugbyman Maurice Boyau, as de l'aviation,



Octave Lapize

à Dax ; ou celui, fameux, de Jean Bouin, médaillé d'argent sur 5 000 m aux Jeux olympiques de 1912, à Paris.

Michel Merckel, professeur de sport à la retraite et auteur de *14-18, le sport sort des tranchées*, se bat toutefois pour qu'un hommage collectif soit rendu à tous les sportifs français d'élite tombés au champ d'honneur, comme ce fut le cas à l'époque pour les gens de lettres. Il souhaiterait voir leurs noms gravés dans la pierre en un lieu

symbolique, le Stade de France par exemple, dans le cadre officiel des commémorations. La Mission du centenaire, dit-on, considère ce projet avec bienveillance. Michel Merckel, qui vient de créer l'association « 14-18, sport et tranchées » à cet effet, tient une liste de 425 noms à sa disposition. ● JDL



des patronages catholiques.» L'ossature et les individus sont donc déjà présents, et la guerre ne fait qu'accélérer une logique de mutualisation et d'unification. «Avant 1914, le sport pâtit de sa balkanisation, notamment en raison des divisions liées à la question cléricale pour le football, alors que celui-ci compte déjà 150 000 à 200 000 licenciés», précise Paul Dietschy.

Il en va de même pour la pratique. Il semble que, dès les années 1903-1904, en temps de paix, les régiments jouent déjà un rôle non négligeable dans la diffusion du sport. «J'ai observé, à partir de l'étude des footballeurs parisiens disséminés dans des régiments provinciaux, que la caserne est un lieu d'initiation à sa pratique», explique Julien Sorez. Paul Dietschy va plus loin dans le contre-pied fait à l'interprétation «maximaliste» du rôle de la Grande Guerre dans l'évolution du sport en France: «La guerre a plutôt cassé un essor et retardé de quelques années la réussite de certains sports comme le football. Car il faut sortir de l'idée que le sport n'existait pas avant 1914. Au contraire, il y a un monde sportif très important, avec au moins 700 000 licenciés dans différentes fédérations, auxquels on peut ajouter les membres d'associations de préparation militaire, sociétés de tir et de gymnastique, qui pratiquent souvent aussi le sport. On n'est plus à l'époque des pionniers.»

La vitalité du sport avant-guerre se traduit également par l'essor de la presse spécialisée: dans le sillage de *L'Auto-Vélo*, ancêtre de *L'Équipe*, fondé en 1900, de nombreux titres consacrés au sport voient le jour. Le sport prend également une dimension internationale avec les premières rencontres des équipes de France de football, en 1904, ou de rugby, en 1906.

ACCULTURATION

Une autre nuance doit être apportée: celle qui tient à la localisation géographique de la pratique sportive durant le conflit. Dans certaines régions de cantonnement ou de combat, comme la Somme, la présence des Tommies britanniques, qui organisent des matchs, influe sur le nombre des licenciés de football dans les années ultérieures. «Mais le lien entre la guerre et la diffusion spatiale du football a été établi sur une région spécifique, confinée, et il faudrait élargir l'analyse à des régions plus éloignées du théâtre des opérations», tempère Julien Sorez.

Un dernier phénomène, impossible à oublier, a freiné le développement du sport en France après-guerre: un quart des sol-



Vie au grand air
du 15 décembre 1916 :
le gardien de but,
ultime rempart
de la nation en armes ?

dat, futurs pratiquants potentiels, ont été tués au combat. Quant à l'évaluation qualitative – quels milieux sociaux le sport a-t-il pénétré à l'occasion des pratiques sportives des soldats? –, elle est encore décevante pour les tenants d'un «sport sorti des tranchées». «On a dit que les ruraux s'étaient initiés à la pratique, cela reste à démontrer, appuie Julien Sorez. À travers les recherches que je mène, j'observe par exemple que la sociologie des footballeurs – issues des classes moyennes – reste assez homogène durant l'entre-deux-guerres. En région parisienne en tout cas, le football va rester un sport de catégories intermédiaires.»

Paul Dietschy estime néanmoins que la guerre a pu apporter une «forme d'acculturation». «Les Poilus étaient essentiellement des ruraux, or le sport était peu développé dans les campagnes, où on y voyait

un effort inutile» rappelle-t-il, avant de conclure: «Avec la guerre de 14, les Français apprennent à connaître le sport.» ●

JEAN DAMIEN LESAY

(1) 14-18, le sport sort des tranchées (un héritage inattendu de la Grande Guerre), Michel Merkel, Le Pas d'Oiseau, 2012, 220 pages, 20€ (chronique dans *EJ Ufolep* n°3, octobre 2012). Merci à l'éditeur pour l'autorisation de reproduire en couverture l'image figurant sur la jaquette de l'ouvrage, elle-même empruntée à la couverture de la revue *Lectures pour tous* du 1^{er} février 1917, accompagnée de la mention suivante: «Dans ce n°, tout ce que la guerre a fait pour le sport.»

(2) Militaire d'origine espagnole, Francisco Amoros (1770-1848) est le père de la gymnastique française: les préceptes de son *Traité* paru en 1830 seront enseignés à partir de 1852 au sein de l'École de Joinville.

(3) Auteur de *Le football dans Paris et ses banlieues. Un sport devenu spectacle (1880-1940)*, Presses universitaires de Rennes, 2013. Julien Sorez a également coordonné en 2012 le numéro 106 de la revue *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, dont le thème était «Sports et guerres».

LEUR ÉCLOSION DÉBUTE AVANT 1914

Naissance des associations sportives

Quelle était la réalité du mouvement associatif sportif à la veille du premier conflit mondial? Éléments de réponse.

En 1985, les historiens Pierre Arnaud et Jean Camy organisaient à Villeurbanne un colloque sur « la naissance du mouvement sportif associatif en France ». Les contributions furent réunies l'année suivante dans un ouvrage (1) qui offre un aperçu de la place occupée par les sociétés sportives dans la France de 1914.

GYMNASTIQUE ET POLITIQUE. S'intéressant aux rapports étroits entre gymnastique et politique, P. Chambat rappelle que les fêtes de gymnastique, avec leurs drapeaux, leurs emblèmes, leurs uniformes, constituaient alors « la manifestation la plus symptomatique de cette pratique corporelle ». Partout en France, et tout particulièrement lors des cérémonies du 14 juillet, les gymnastes sont « désignés comme le portrait du peuple à venir, souverain et pacifique, fort et discipliné, source de toute légitimité et respectueux de la loi ».

LE RUGBY À TOULOUSE. Dans le même temps, le « rugby populaire » effectue une percée à Toulouse, qui demeure un siècle plus tard le plus illustre bastion du jeu à XV. Avant 1900, comme dans la plupart des autres cités françaises, les sociétés sportives foisonnent dans la Ville rose. Et, comme ailleurs, les clubs cyclistes et gymniques sont de loin les plus nombreux, constatent P. Pech et J. Thomas. S'y ajoutent des associations de chasseurs, de pêcheurs, les clubs d'aviron, de tir et de tauromachie. Le football-rugby n'occupe alors qu'une place modeste. Il faut attendre 1896 pour trouver mention dans la presse d'un match opposant l'Union Athlétique du lycée de Toulouse au Stade Bordelais. La même année sont créés deux clubs sportifs pour qui le football-rugby sera l'activité essentielle: le Stade Toulousain et le Sport Athlétique Toulousain, où se pratique aussi l'athlétisme. Le ballon ovale se structure à partir de 1903 à travers des championnats. Et en 1912, le Stade Toulousain devient



champion de France! Entre temps, relèvent les auteurs, on est passé d'un recrutement exclusivement universitaire à une certaine diversification, avec la présence dans les équipes d'artisans, d'employés et, plus généralement, de représentants de milieux plus populaires.

TRADITION ET MODERNITÉ EN SAÔNE-ET-LOIRE. Un département comme la Saône-et-Loire ne montre pas le même dynamisme, et voit naître en tout et pour tout 69 sociétés sportives entre 1871 et 1914: « C'est peu pour un département étendu et peuplé (604 446 habitants en 1911), d'autant plus que ces sociétés ne rassemblent jamais beaucoup de pratiquants. Le sport reste donc une activité marginale en ces régions avant la Première Guerre mondiale » commente P. Gougeon. Parmi ces 69 sociétés, 50 sont dédiées à la gymnastique, tout en élargissant parfois leur pratique aux sports de combat – lutte, escrime, boxe – dans une perspective d'instruction militaire. 12 associations de vélo, 5 de régates et de natation et 2 de boules et de quilles complètent le tableau. « Mais pas encore de sport d'équipe, pas encore de véritable compétition: le sport-spectacle moderne n'a pas fait son apparition. Le sport organisé reste

une activité individuelle, destinée, par la pratique de la gymnastique, à améliorer le rendement du corps humain. »

Le sport demeure également un phénomène urbain et péri-urbain lié à l'industrialisation: Montceau-les-Mines est la ville la plus sportive du département, devant Le Creusot, Mâcon et Chalon.

Enfin, la terminologie est significative de l'esprit de l'époque. Les noms à connotation sportive (Vélo Club) ou locale (La Mâconnaise) voisinent avec beaucoup d'autres d'inspiration patriotique (L'Espérance, La Revanche, L'Avenir, La Vigilante) ou militaire (L'Alerte, L'Avant-Garde, Les Éclaireurs). La Vaillante d'Autun, association Ufolep qui a gaillardement fêté ses 130 ans en 2013, en demeure la vivante incarnation! D'autres jouent sur la fibre civique (La Concorde, La Fraternité, L'Union) ou sociale (La Liberté sociale, L'Avenir des enfants socialistes). Mais toutes se conforment à ce que P. Gougeon identifie comme « l'idéal des 5 F: *Forme physique, Formation, Fête, Fraternité, France* ».

LE FOOTBALL FLEURIT EN DORDOGNE. Que se passe-t-il après-guerre? En étudiant le mouvement associatif sportif en Dordogne sous la III^e République, Alain Garrigou



embrasse une période plus large, ce qui lui permet d'observer l'essor des années 1920 et la transformation des pratiques.

Entre 1889 et 1927 en Dordogne, le nombre d'associations sportives est multiplié par sept. Sans surprise, dans les années 1890 ce sont des sociétés de tir, de marche, de gymnastique, de vélocipède ou de nautisme. Les sports anglais (essentiellement le football-rugby) apparaissent après 1900. Puis les années 1920-1923 voient la « prolifération » des clubs de football-association.

« Les pratiques gymniques ou le tir n'exercent plus le même attrait dans un pays saigné mais vainqueur, et résistent mal à l'essor des sports attractifs tels que le football », résume Alain Garrigou. D'une part, le développement des compétitions interna-

tionales permet le déplacement des signes de l'appartenance au groupe en renvoyant les rivalités des nations par élites sportives interposées en des lieux consacrés. D'autre part, le développement des compétitions locales prolonge les rivalités de clocher. L'appartenance à la nation trouve alors dans chaque commune une expression plus « solennelle » dans la multitude des monuments aux morts, qui surmontent les places publiques auparavant aires d'évolution des sociétés gymniques. « En périphérie de la ville ou du village, les terrains de sport sont aménagés, parfois avec l'adjonction de tribunes, lieux d'expression symbolique de l'identité locale où les équipes de jeunes incarnent l'avenir de la communauté offrant aux populations la représen-

tation rituelle de communautés rivalisantes et donc vivantes. » Le sport, tel que nous le connaissons, est né. ●

PHILIPPE BRENOT

(1) *La Naissance du mouvement sportif associatif en France : sociabilités et formes de pratiques sportives*, Presses universitaires de Lyon, 1986.



En 1928, enfin, l'Ufolep...

La création tardive de l'Ufolep, dix ans après la fin de la guerre, s'explique par les réticences morales de la Ligue de l'enseignement à accueillir les sports modernes en son sein.

La gymnastique et le tir furent longtemps les seules activités physiques parrainées par la Ligue de l'enseignement. Partageant avec les autorités d'une III^e République encore fragile l'idéal du citoyen-soldat, défenseur du sol national et des institutions républicaines, la Ligue s'était lancée en 1882 dans la création de « bataillons scolaires » au sein des écoles. Cette militarisation trop poussée de la jeunesse fut bientôt abandonnée. Toutefois, la Ligue n'en favorisa pas moins exclusivement, durant les décennies suivantes, l'instruction physique et militaire des jeunes gens, diffusant notamment des manuels d'exercices et participant à la création de sociétés de gymnastique et de tir.

« Il fallut attendre 1910, rapporte Bernard Dubreuil dans son article consacré à la naissance de l'Ufolep (1), pour qu'un changement notable se manifestât dans les discours jusque-là inmanquablement hostiles à l'idée de sport. » Cette année-là, au congrès de Tourcoing, G. Brun, président de l'Œuvre des patronages laïques de France, organisation émanant de la Ligue de l'enseignement, présente un rapport sur « Les sports et l'éducation physique ». C'est un long plaidoyer en faveur du sport et de son introduction

dans les œuvres de la Ligue. G. Brun défend celle-ci au nom de la lutte avec des patronages religieux, qui emploient avec succès le sport comme « puissant et utile moyen d'éducation et de propagande ». Il insiste aussi sur la dimension éducative du sport. Rejetant un argument naguère utilisé pour le condamner, il refuse de considérer que ce n'est « qu'une mode nouvelle », arguant que les Grecs le tenaient comme une marque de supériorité sur les peuples barbares et que Solon en faisait une obligation. Il défend les pratiques de plein air et l'utilité des jeux et des sports pour la jeunesse. Et pour montrer que ces propositions ne sont pas une vue de l'esprit, il termine son éloquent rapport en faisant état de la campagne de « vulgarisation des sports dans l'œuvre laïque » menée en 1909 et 1910 par l'Œuvre des patronages avec le concours du journal *L'Auto*. Un championnat athlétique est ainsi organisé en 1910 entre les patronages de Paris et du département de la Seine...

UNE LONGUE ATTENTE

Ce discours n'est pas particulièrement novateur : depuis une trentaine d'années, de telles idées sur la valeur éducative des sports anglais font l'objet de multiples publications, dépassant de loin la seule influence du baron Pierre de Coubertin. Toutefois, au sein de la Ligue de l'enseignement, il l'est encore trop : l'« organisation spéciale » souhaitée par G. Brun pour

« mettre en place des championnats pour les différents sports » ne verra le jour que dix-huit ans plus tard.

Une fois la paix revenue, la Ligue de l'enseignement ne se montre en effet guère pressée de créer l'Ufolep. Paradoxalement, si elle tarde tant, c'est par crainte que le mouvement en faveur des exercices physiques ne soit détourné de son but éducatif au profit de déviances malsaines. La vie sportive de l'époque apparaît à ses dirigeants trop marquée par la course aux records et la recherche du spectacle, ce qui favorise le développement du professionnalisme avec « ses tares morales ».

Aussi, quand la Ligue se lance enfin dans l'aventure, c'est pour « revenir à une autre conception et chercher à organiser, ou mieux, à créer le sport éducatif, en n'accordant au sport spectaculaire, le seul en vogue actuellement, pas plus d'importance qu'il n'en mérite ». C'est ce qu'expliquera en 1929 le Dr Frédéric Michot lors du congrès de Marseille, en marge duquel les congressistes ont le plaisir d'assister aux rencontres finales de football du premier championnat Ufolep mis sur pied. Quant au nom choisi, Union française des œuvres laïques de l'éducation physique, on observera qu'il refuse toute distinction entre activités sportives et gymniques, pour mieux les conjuguer au profit du développement physique et moral de l'individu. ● **PH.B.**

(1) *op. cit.*